

MARIE BERCHOUD



Série Récits de vie

Marie BERCHOU

Une fille pas comme les
autres

© Marie BERCHOUD, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4151-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Mais pourquoi tu cries quand tu rappes,
pourquoi tu pleures quand tu chantes ? »

(Chilla)

Ce récit est dédié aux ados, d'hier et d'aujourd'hui

Couverture : © photo [4924546](#), [Pixabay](#) (bulle d'eau ou larme ?) &
Marie Berchoud

1. Un bel été de galère !

Vers les vacances scolaires 2009

Chaque matin de solitude, cette fille de bientôt quinze ans ouvre un œil, rêve l'ouverture du second, se hisse sur les coudes et empoigne son pote Triplex. Ce miroir à trois faces A4 articulées dévoile l'image d'un monstre, elle ! Rosalie future Oriane est étalée dans le désordre textile, drap mal fixé, housse de couette avec oreilles pointant par les fenêtres des coins prévus par Ikea. Les adultes et les jeunes couples sont fans, pff. La fille inspecte les horreurs qui la constituent aux yeux des autres. Euh, non, d'elle-même ? Objection balayée, *je* est un autre quand on se regarde au miroir sans croiser son propre regard. Elle se regarde, elle se laisse exister devant des yeux comme ceux des autres, féroces et indifférents. Ses yeux glissent sans s'arrêter sur : nez bossu, profil épais, joues trop rondes et début de double menton qui fait comme un airbag qu'elle peut amplifier en baissant la tête, puis un œil, l'autre, de couleur bizarre, ni jaune ni vert ni gris ni brun. Elle repère parfois un bouton d'acné qu'elle presse avec méthode avant de lui appliquer un camouflage rond estompé avec soin. Elle est *tout juste arrachée au sommeil*, comme dirait Racine, parlant d'*une beauté*, vers la fin de *Polyeucte* l'illuminé : *autrefois c'était en classe de seconde*, répète sa mère, ex-comédienne, *mais de nos jours....*

De nos jours ? Elle hurle en silence tout ce qu'elle dirait à sa mère. Ses seuls spectateurs sont les rats qui galopent dans les combles au-dessus de sa tête. Dans les films, leurs yeux sont d'un noir luisant et leur pelage entre marron, gris et beige. Elle, ce sont ses yeux qui hésitent entre ces trois couleurs, alors que des yeux verts ou bleus sur sa peau mate... Mais non.

Le corps, maintenant. Difficile de regarder son cul, assise ou à genoux, levrette ou sur le ventre. Il paraît que c'est la seule partie bien chez elle – ah, le bel avantage qu'on peut même pas voir, juste subir (et pour le reste, ah non !). Même en se tordant le cou, même avec Triplex disposé sur sa table, ou renvoyé sur le miroir de la salle de bain, elle, la fille, montée sur tabouret en bois, ne distingue qu'une fente, surmontée à droite et à gauche de deux fossettes ombrées ridicules, et dessous, deux joues blanches et rondes,

posées sur les colonnes de ses cuisses. Une main pour écarter la fente ? Quoi, rien. Ce trou étoilé rose sombre par où s'en va ce qu'elle ingère. Devant, l'autre fente ; hé, son clito est à elle, elle aime se l'attraper par derrière. Ensuite, descendre vers les genoux, creux poplité correct, et de même l'ovale de sa rotule : ce qu'elle pourrait avoir de bien, justement, tout le monde s'en fout, alors elle a du mal à en voir la réalité. C'est comme, paraît-il, « la courbe délicate », sic, entre sa taille et ses hanches – qui a pu lui sortir un truc pareil, elle ne s'en souvient pas, oh si, mais elle ne dira rien. Quant à ses jambes de grande perche, autant des échasses de bergère landaise. Elle ne descend pas jusque-là mais, sa promesse remplie, se contempler chaque matin dans sa laideur pour ne jamais l'oublier, elle quitte son tabouret, considère un moment son lit presque habité encore, et file prendre un petit déjeuner. Il consiste en : ce qu'il y a dans le placard unique et le mini-frigo de son logis, établi au dernier étage de la maison de campagne des parents où l'un et l'autre ne viennent plus guère. En cas de misère, elle peut taper dans le congélateur, mais il faut descendre à la cave. Et pour quoi ? Des ris de veau crus, des poireaux coupés, ou des poissons à l'œil morne... Bref, ce serait vraiment en cas de famine. Il y a quand même quelques glaces, cassate multicolore ou chocolat-pépites – ou plutôt, il y avait. Elle a décidé de passer les vacances ici seule et l'a fait accepter. Sa mère est soulagée, elle pourra pleurer tranquille. Son père vient de se barrer avec une bimbo brésilienne refaite de partout même l'invisible. Cela, elle le suppose, c'est logique : là-bas ils sont tous dingos avec la beauté, les apparences, et se font refaire ce qui cloche dès que possible.

Sacrées vacances. Elle se balade et se souvient, enfance perdue, sa main dans la main de son père au jardin et sur les chemins forestiers, moments complices à la lecture du journal. Elle n'avait pas son pareil pour se glisser sous le journal et lire avec ou faire tout comme. Jour-nuit-jour, elle écoute de la musique en boucle, s'endort dessus, parfois s'élance jusque dans les collines à la poursuite des bonheurs enfuis, ne voit rien, ni les soirs roses ni l'architecture en croix du bled de pierre sous le ciel. Sa mère a dit *qu'elle est en crise*. Mais quand est-ce qu'elle ne l'a pas été ? À quatre et cinq ans, elle fuyait les filles de son âge, fonçait en trottinette puis à vélo, et ne jouait pas à la poupée. Elle ne se souvient même pas si elle en avait une. Elle se revoit

assise par terre au milieu des lego®, des cubes de couleur, avec quelques albums en couleur. L'école la libéra, Rosalie-Oriane se débarrassait des demandes des profs en apprenant à vitesse TGV. Ensuite, elle regardait par la fenêtre ou parcourait les vastes landes intérieures de ses yeux, dédoublée en l'obéissante et l'indomptable.

L'année de ses neuf ans, une fille de sa classe, Aïcha, est venue s'asseoir vers elle :

— T'as des yeux presque comme moi, et presque les mêmes ballerines. On pourrait être copines, tu veux bien ?

Elle l'a regardée d'un air ahuri. Cette Aïcha a repris :

... Dis donc, t'es comme moi, tu viens d'une autre planète !

— Oui, a pu dire Oriane et l'autre a souri, puis elle lui pris le coude entre ses mains, comme pour dire qu'elles seraient désormais solidaires.

Elles sont restées amies jusqu'à l'an dernier. Les parents d'Aïcha se sont séparés, ils l'ont envoyée chez sa grand-mère au bled, un nom qui finit par A, et là... mystère. Peut-être qu'elle était dans les manifs en Algérie ? Il n'y a pas qu'Alger, il y a d'autres villes plus petites... Mais selon sa mère, elle s'est mariée. Fin de la liberté. On voit des vieilles qui manifestent, mais des femmes mariées ? C'est mal barré. Et elle, dans son bled français, elle est mieux ?

Lorsqu'elle veut se balader plus loin que la forêt et les collines, elle prend la 2CV camionnette de son père, les clés sont dans le vide-poche, le bitonniau du coupe-batterie bricolé par lui se cache sous le tableau de bord. Elle sort par la grange, son alibi s'il en faut un, c'est : je fais tourner le moteur pour éviter que la batterie se décharge. Jusqu'à présent, personne ne l'a vue, sauf peut-être le maire, qui est un copain de son père. Sait-il pour le départ de son père ? En tout cas, elle ne dira rien, son chagrin la regarde et il a trois faces.

Enfant, elle conduisait sur les genoux de son père, elle a appris comme ça : il maniait l'accélérateur et le frein, quand il débrayait, elle passait une

vitesse, *Allez, la seconde, et maintenant la troisième, dou-oucement, on est en montée, il faut conduire au compte-tour comme en moto, entendre les régimes...* Sa voix ! Elle ne comprenait pas tout, mais savait qu'elle était la reine et veillait à faire honneur au titre.

Aujourd'hui, 28 juin 2009, premier dimanche de ses vacances, elle passe seule la troisième, dou-oucement, parvient au sommet de la côte, enclenche la quatrième, il faut un peu tourner, petit geste du poignet pour ne pas *fatiguer la boîte de vitesse*, disait-il. Papa. Et on chantait à voix pleine ou plus douce. *Rain and tears...*, cette musique lui revient au bord des yeux et dans la bouche. Elle fredonne en prenant le chemin de terre où se poser à l'ombre, elle ne se souvient guère mais son écran supplée : tube d'Aphrodite's Child, 1968 ; ce chant d'avant sa naissance, youtube l'envoie et c'est comme si son père chantait à nouveau pour elle. On peut pleurer sans le savoir et ça dure jusqu'à plus soif. Dans la forêt même où, un automne, ils avaient croisé un sanglier en fuite sans qu'il se jette sur eux, elle décide qu'elle va jardiner, comme son père faisait avant qu'il parte sans même la prévenir, continuer ce jardin abandonné. Les histoires entre sa mère et lui, elle s'en fiche. Mais qu'il la laisse sans un mot, ça ! À moins que sa mère ait pris le message qui lui était destiné ? Ou... quoi ? Elle ne sait pas. Son père a eu une urgence, il a dû fuir. Donnera-t-il des nouvelles un jour ? Depuis des mois il était bizarre, comme absent. Mais elle aurait besoin de lui en ce moment, oui, elle grandit et sa laideur explose. *Ma petite fille chérie, ma belle...* Qui lui dira cela maintenant ? Pas sa mère, en tout cas. Elle redescend en douceur, et remise la 2CV dans la grange sans heurts.

L'année de ses douze ans, elle a commencé un journal. La crise qu'est sa vie continuait, il fallait faire quelque chose, mais quoi ? L'adolescence, ah ah ! Elle a commencé sa crise dès qu'elle est née. Lorsqu'elle dort entre deux eaux, en cet été 2009, il lui arrive de se retrouver plongée dans le tourbillon de sa naissance, décrochement soudain, force qui te pousse à sortir et qui est toi, ton besoin, ta volonté, le désir, un peu tout ça, et tu pousses, ça rame, mugit, ahane, du liquide sauveur plein les trous. Mais il va se faire rare, il fuit et ton crâne est comprimé, poussé, il se serre, se presse, envahi d'une force à toi et plus que toi, il se déforme et se bosselle, pour

avancer, toujours, avancer. Et tout ça pour ça ! Se promener seule et vapoter ou pas, mesurer l'étendue de nullité de sa vie, apprendre à l'école pour apprendre à se conformer, rentrer dans le rang. Pour ?... Exister là-dedans, cette armée d'humains à temps partagé, une génération chasse l'autre, des enfants nouveaux naissent et te chasseront à leur tour. Nul !

Entre les deux, naissance et mort, il va falloir vivre. Et quand tu es moche, et donc solitaire, tu fais comment ? Jusqu'à présent, de zéro à quinze ans, essais et erreurs n'ont mené à rien. Elle a écrit à son père, un mail qui lui est revenu. Il n'est donc plus chez EDF France ? Il a eu cinquante ans ce printemps, qu'est-ce qu'il a inventé pour ne pas mourir, lui ? Si seulement, il pouvait lui donner ses conseils, comme avant. Il est parti sans un mot, ce salaud de père qu'elle aimait. Le soir, elle enfile des sabots, se saisit d'une bêche et va inspecter le jardin, une presque friche. Reste-t-il du bon, là-dedans, et que planter ? Elle trouve de la rhubarbe, en coupe, puis découvre, extrait et gratte des patates, qu'elle dispose en petit tas. Quoi d'autre ? L'air du soir est tendre et soyeux, les voix anonymes rapprochées en une intimité de jardins, les mauves et ors du ciel se font lents, éternels. Elle s'allonge au milieu d'une rangée de plantations sous les pruniers, ferme les yeux, laisse venir à elle la musique des souvenirs.

C'est-à-dire du passé. « Qu'est-ce qu'une âme perdue ? C'en est une qui tâtonne dans la nuit, sur les routes du souvenir. Il faut agir follement pour ne pas la laisser voir ». Qui a dit cela ? Homme, femme, d'avant ou pas... Elle a oublié. Là, couchée à même la terre grumeleuse de sécheresse, elle se décide à changer son prénom imbécile de Rosalie, et les fourmis qui grimpent sur ses chevilles approuvent. Oui, elle va devenir Oriane : Oriane-Rosalie un an, puis Oriane tout court l'année d'après. Fini, Rosalie, ce nom de vache à abattre. Elle régularisera à sa majorité.

2. Quinze ans, et après ? Extrait de Journal sur phone

30 juin 2009

On dit que tous les bébés sont beaux. Sacrés mensonges ! Quand je regarde dans les landaus et les poussettes, j'en vois des moches. La première fois que j'ai dit « Oh la la, il est horrible ! », j'avais neuf ans et ma mère m'a jeté un regard si méprisant que j'ai cru crever. La dame au bébé partie, j'ai redit à ma mère que le môme était vraiment moche : son air de petit vieux rassis, la peau grise et rouge, des yeux mornes de poisson sur l'égal. Elle a haussé les épaules :

— Tu crois que t'étais comment, toi ?

— C'est toi qui peux me le dire.

Pour les répliques, pas besoin de venir me chercher. Vaut mieux pas. C'est ma défense. Pendant qu'une chose chiffonnée pleine de morve, de douleur et de rage déborde de larmes dans mon intérieur. Ça doit venir de loin, car mon père était encore là. Il est parti. Normal, un ingénieur EDF, ça croise du monde, et quand ce monde est potelé, rond et souriant, l'envie survient. Ma mère est une petite dame fine, un mètre cinquante-deux de politesse et de fureur, vendeuse aux Galeries, rayon déco. Ça tombe bien, y a que ça qu'elle entretient, la maison. Et un peu moi, beaucoup mes frères, surtout le dernier, son chéri. On est des jeunes entretenus.

En sortant de classe, un jour de mai dernier, je suis passée voir ma mère aux Galeries. Je voulais lui soutirer quelques euros. Elle était à nouveau en extase devant une cliente à nourrisson puant le lait caillé. Je lui ai tapé un petit coup sur l'épaule, elle s'est retournée, m'a vue. J'ai eu un sourire en désignant du regard l'affreux mioche. Là, la génitrice en a profité pour s'en aller vers le rayon lingerie en nous le laissant. Ma mère s'est mise à bouger la poussette pour le bercer, en chantonnant que maman va revenir. *Faux*, dis-je, *elle n'a jamais été là*. Ma mère fait celle qui n'entend pas. Elle sait que je parle d'elle, l'absente pour moi, la tout entière dédiée à ses fils. M'en fous, j'aurai mes dix euros, merdum.

Cette affaire de bébés, moches ou pas, mais surtout les moches, c'est un